

Histoire Retour sur un scandale

Weideli sans masque

En 1963, l'affaire du «Banquier sans visage» secoue la République. Son auteur se confie

Daniel Cornu

Walter Weideli est l'auteur cabossé d'*Un banquier sans visage*. Il est l'homme par lequel le scandale est arrivé, au milieu des années 60, à Genève (lire l'encadré). Il est l'enzyme qui a servi de catalyseur à la réaction politique de Vigilance. Il est l'exclu que la haute ville patricienne et la basse cocardière ont rejeté hors les murs. Walter Weideli est autre encore, intime, inattendu. Il se découvre dans des mémoires, *La partie d'échecs*, qui viennent de paraître.

Commencé en 2001, le récit mûrit pendant dix ans. C'est la cinquième version que les Editions de l'Aire publient aujourd'hui. «J'ai essayé d'en bannir tout ce qui pouvait ressembler à de la méchanceté. Je n'ai plus de ressentiment», écrit Weideli. Il fait allusion aux aigreurs et chicaneries de village qui ont entouré son établissement en Dordogne avec Mousse, sa compagne, au cours de la seconde partie de sa vie.

De la première - du rédacteur littéraire du *Journal de Genève*, de l'écrivain, du dramaturge - il reste des récits cursifs, des scènes enlevées. Comme au cinéma. Ainsi la figure de Jean Vilar. Appelé à diriger en 1964 *Un banquier sans visage*, le grand metteur en scène est illustre mais fatigué. Il a des absences. Avant une répétition au Grand Théâtre, il s'attarde en contemplation et en fantasme devant une jolie serveuse du *Rallye*. Weideli raconte: «La conversation continua sur ce sujet et, comme nous traversions le boulevard Georges-Favon, je me sentis soudain jouer le rôle de Sganarelle craintif et raisonneur essayant de dissuader le grand seigneur Vilar de se lancer dans une aventure osée. Je prenais plaisir à mon rôle et Vilar certainement aussi à celui de Don Juan.» Le retard est si insolent que les techniciens manquent de déserrer.

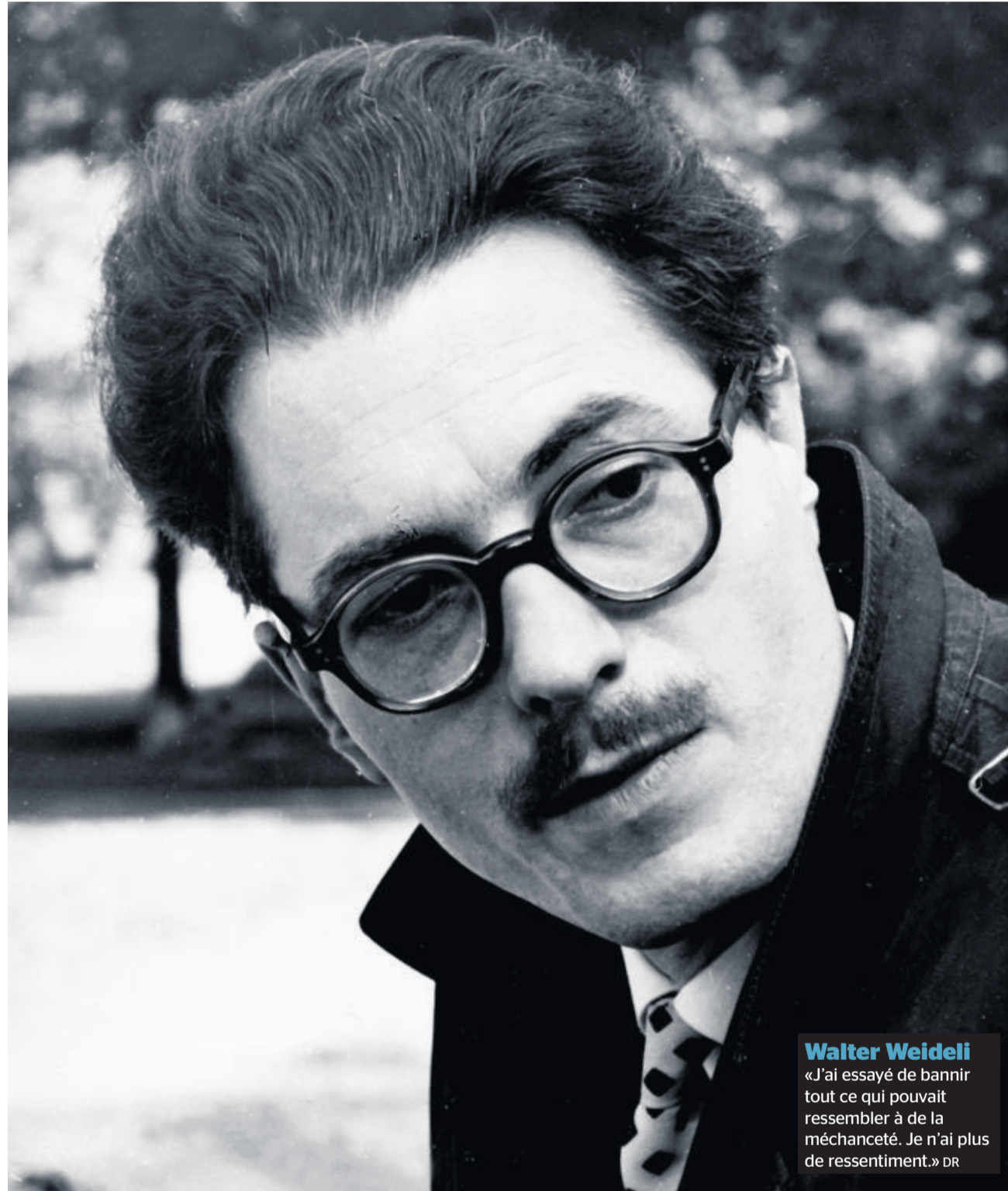
«Ça ne vaut rien!»

Plus de ressentiment, peut-être, mais quelques traces d'amertume et un reliquat de candeur. Walter Weideli semble destiné à l'obstacle. Il peine à se mettre à écrire un livre sur Brecht, qu'il a découvert à l'âge de 23 ans et dont il lui arrive de rêver. A trouver ensuite un éditeur. Il se lance dans un roman autobiographique. «Ça ne vaut rien, c'est irritant et ennuyeux!» lui envoie Mousse après la dactylographie des trois premières pages.

Sa persévérance littéraire ne s'expliquerait pas sans une précoce embellie. La télévision romande balbutiante lui demande une «dramatique» qui est montée par un jeunot nommé Claude Goretta. C'est *Le dossier Chelsea Street*, la dramatique la plus ancienne que la TSR ait conservée. Marcel Bluwal la reprendra pour la télévision française. L'écho dans la presse est à peine audible; la télévision est alors peu considérée.

Triomphe au théâtre

Le milieu du théâtre est plus attentif. Weideli soumet une nouvelle pièce à François Simon, le directeur d'un Théâtre de Carouge dont l'enthousiasme et le talent submergent l'impécuniosité. Elle est acceptée. Elle s'intitule *Réussir à Chicago*, titre aux résonances brechtiennes. Les répétitions sont épiques, Jutta Simon ne sait pas chanter, François la persécute. La première est morose, la critique tiède. Seul Rodolphe Mahert, de la *Tribune de Genève*, ose un éloge. Le public vient. Plus de soixante



Walter Weideli

«J'ai essayé de bannir tout ce qui pouvait ressembler à de la méchanceté. Je n'ai plus de ressentiment.» DR

représentations. Pour Genève, un triomphe.

Tout cela contribue au choix de Walter Weideli comme auteur du spectacle censé célébrer l'entrée de Genève dans la Confédération. Malgré son étiquette d'homme de gauche! Les commanditaires attendent-ils un «Festspiel»? L'auteur a entendu Jean-René Bory en son fief du château de Coppet parler du banquier Necker. Il fait aussitôt un pas de côté. Quel événement a pu amener ce protestant genevois à se convertir à l'utilité publique? «J'imaginai alors que Necker, avec une ruse immonde, avait conduit au suicide un concurrent juif et que cette circonstance l'avait amené à se pencher sur lui-même.» Impiété patriotique? Sacrilège! La mèche est allumée par un critique de théâtre maurassien impénitent, dans les colonnes même du *Journal de Genève*. La déflagration provoque un séisme dans la République. Le spectacle est donné, mais la polémique ne s'éteint pas.

Situation précaire

Au *Journal*, où il est entré en 1951, Weideli s'occupe des pages «lettres, arts, sciences»; c'est son gagne-pain, même s'il n'autorise pas la brioche. Il les a magnifiquement développées. Eveillés par l'affaire du banquier, des jeux d'influence s'exercent sur le conseil d'admini-

stration. La situation du journaliste-dramaturge devient de plus en plus précaire et instable.

Une dépression survient en automne 1966. Weideli nous dévoile un René

Payot, installé sur l'Olympe du *Journal*, compatissant et secourable, insoupçonné. Le retour à la rédaction au printemps suivant le laisse dans une situation de grande fragilité. Il

L'affaire du «Banquier sans visage»

La pièce de Walter Weideli sur Necker met Genève à feu et à sang. Le mouvement Vigilance apparaît

On est en 1963. Genève se prépare à célébrer l'année suivante le 150^e anniversaire de l'entrée de Genève dans la Confédération. Un spectacle commémoratif est prévu au Grand Théâtre. Walter Weideli est sollicité. Il a trois mois pour écrire la pièce.

Il a entendu une conférence de Jean-René Bory sur le banquier genevois Jacques Necker, appelé avant la Révolution française au secours des finances de Louis XVI. Il retient cette figure comme thème central de son spectacle. Il propose un tableau critique de la société de l'époque et de la course à l'argent, qui éclabousse le présent. Aussitôt que le thème est connu, ce sont les premières protestations. Elles portent sur le coût du spectacle, soumis par deux fois au Grand Conseil au début de 1964. Un comité de Vigilance lance une pétition contre le crédit et réunit

11 000 signatures en un peu plus de deux semaines. Elle est écartée. Weideli et son *Banquier* sont soutenus par la gauche et la jeune génération, avec le libéral Jean Brolliet en première ligne.

Genève est mise à feu et à sang. D'anciennes familles - pas toutes! - s'en prennent au spectacle. Une bourgeoisie autochtone - pas seulement! - se joint à la protestation. La première d'*Un banquier sans visage* aura lieu le 15 juin 1964. Mais le mouvement d'opposition a pris corps. Il s'appelle Vigilance et lance le slogan «Restons princes en notre ville». En automne 1965, il obtient d'emblée 10 sièges de députés au Grand Conseil. Il connaîtra son apogée en 1985 avec 19 sièges, avant de disparaître au cours des années 90, non sans former un humus duquel surgiront l'UDC genevoise puis le Mouvement citoyens genevois (MCG). **DA.C.**

faudra plusieurs mois pour qu'il reprenne pied, stimulé par des projets de réforme, dont la création du *Samedi littéraire*.

Cette même année 1968, Weideli a fait jouer une nouvelle pièce à la Comédie, *Eclatant soleil de l'injustice*, sur l'affaire Sacco et Vanzetti. Un spectacle dont la ville de Lausanne n'a pas voulu à l'époque. En décembre, au *Journal*, c'est le clash. Un article sur la révolution castriste, qu'il a accepté pour son supplément et illustré par une caricature jugée provocante, est «sucré» à son insu. Aiguillonné par Mousse, Walter Weideli ne voit qu'une issue: la démission.

La partie d'échecs n'a fait que commencer. Désormais indépendant, il rédige des entretiens pour *La Suisse*, pas mécontente de faire la pige au *Journal*, pour *Construire*, le magazine de la Migros. Il travaille pour la fondation Pro Helvetia, pour la Société des auteurs, la SACD. Dans le monde des lettres, il existe. Il est appelé à traduire Robert Walser, Ludwig Hohl, le monument Dürrenmatt.

Sollicité ou de sa propre initiative, il continue de former des projets personnels, d'écrire des scénarios. L'un d'eux sera présenté en 1972 encore par la Télévision romande, *La fusillade en réponse à Dostoïevski*. Il parle lui-même des dix «glorieuses».

De l'après-«Banquier» à l'exil

Walter Weideli se heurte cependant de plus en plus à des tracasseries, il se voit abusé par des aigrefins, il est talonné par des soucis d'argent... Le doute s'installe, le taraude. Au fond, n'est-il pas considéré par le milieu du théâtre romand qu'en raison de sa position stratégique dans les organes de la culture fédérale, dispensateurs de subsides? Il évoque sa vaine tentative d'imposer Hohl contre Haldas comme lauréat du Prix quadriennal de la Ville de Genève. «J'en tirai l'impression que je n'étais qu'un fou de cour qu'on n'engageait que pour n'en pas perdre le contrôle.»

Nouvelle rupture. Walter et Mousse s'exilent en 1978 dans un prieuré de Dordogne. C'est la seconde partie du livre. Une tranche de vie au cours de laquelle Weideli entend se vouer sans partage à l'écriture. Mais Dürrenmatt, dont il était le traducteur attiré, se met à le boudier. Il travaille sur une adaptation pour le cinéma de *Mars*, le roman de Fritz Zorn. Il découvre la jungle de la production, les acteurs qu'on cherche à imposer; Michèle Morgan et André Dussolier sont présentés. La Commission fédérale du cinéma finit par refuser le scénario. Le film ne sera jamais réalisé.

Catholicisme en latin

Moins publique que la première période, la vie de Walter Weideli est désormais décentrée, envahie par des rapports de voisinage compliqués, jusqu'au récit surprenant d'une conversion à un catholicisme qui se récite en latin. Présente dès le premier chapitre du livre, et tout au long des pages, Mousse devient dès lors la figure principale. Tout tourne autour d'elle, tout parle de la relation entre les deux, aimant par-delà la décrépitude, jusqu'à la mort de l'épouse, il y a dix ans.

Walter Weideli est âgé aujourd'hui de 83 ans. Il est pensionnaire d'une maison de retraite de Bergerac. Il a légué tous ses papiers aux Archives littéraires suisses et choisi de vivre dans le plus complet dépouillement.

Walter Weideli, «La partie d'échecs», Editions de l'Aire.